

LeVerbe



REPORTAGE

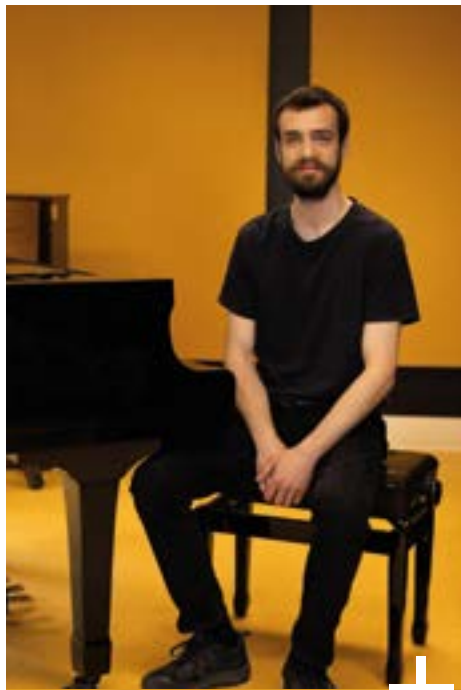
Deux ans plus tard,
bilan d'une visite papale

PORTRAIT

L'impossible amitié
de Roseline Hamel
et Nacera Kermiche

ENTREVUE

**EMMANUELLE
PIERROT**



CastoR, Caritas,
ODD SOUND, 2024.

Jazz et roses mystiques

Les racines gospel du blues et du jazz sont bien connues des historiens et des mélomanes, mais ces courants musicaux – à l’instar des autres formes d’art contemporain – ont pris leurs distances avec leurs inspirations évangéliques. L’équipe de rédaction du *Verbe* est toutefois tombée cet été sous le charme de CastoR, qui ne cache pas ses sources bibliques. En entrevue, Marc-Antoine Guay-Rochon, le pianiste à l’origine du projet, nous avouait avoir puisé notamment dans l’épisode du Christ au jardin des Oliviers, quelques heures avant la tragédie de sa crucifixion, pour parler d’amour dans un langage sans paroles. La pièce « Caritas » (amour) vaut à elle seule la peine de prêter l’oreille à cette relève jazz pleine de promesses.



Pour aller plus loin,
lisez notre entrevue avec
le pianiste et compositeur
jazz montréalais
Marc-Antoine Guay-Rochon.



Un esprit sain dans un corps sain

À l’occasion des Jeux olympiques de Paris cet été, l’Église catholique de France a lancé le programme *Holy Games* pour accompagner spirituellement le monde du sport. Cherchant à réconcilier le corps et l’âme, l’organisme a établi une chapelle spéciale nommée « Notre-Dame-des-Sportifs » dans l’église de la Madeleine. Il s’apprête aussi à rassembler 2 000 jeunes de 18 à 35 ans pour accueillir les 15 millions de visiteurs attendus pour les jeux dans un esprit de fraternité chrétienne, animer les parvis d’églises de la capitale et soutenir les sportifs par l’écoute et la prière. L’expérience se répètera ensuite durant les Jeux paralympiques pour accompagner les personnes en situation de handicap. L’Église catholique est d’ailleurs à l’origine des premiers Jeux paralympiques, tenus au Vatican en 1905. Les liens entre exercices spirituels et exercices corporels inspiraient déjà l’apôtre Paul, qui maîtrisait l’art de la métaphore sportive: « Tous les athlètes à l’entraînement s’imposent une discipline sévère; ils le font pour recevoir une couronne de laurier qui va se faner, et nous, pour une couronne qui ne se fane pas » (1 Co 9,25).

👉 holygames.fr

Priez souvent, vivez plus longtemps



Saviez-vous que 20 % de notre espérance de vie dépend de nos gènes et 80 %, de notre style de vie? Parmi les facteurs les plus significatifs, la pratique d’une religion semble repousser la mort plus que l’activité physique. En effet, les recherches du docteur VanderWeele de l’Université Harvard ont révélé qu’une participation régulière à un service

religieux réduit les risques de cancer de 21 %, d’une attaque cardiaque de 27 % et de dépression de 30 %, en plus d’allonger notre vie, en moyenne, de sept ans! Dans le même sens, la communauté adventiste de Loma Linda, où l’on trouve le plus de centenaires aux États-Unis, semble tirer directement de la Bible son secret de longévité. En plus de suivre une diète alimentaire basée sur des principes de l’Ancien Testament, ses habitants respectent un repos sabbatique de 24 heures chaque semaine et se rassemblent fréquemment pour prier. Étonnamment, ceux qui désirent le plus le Ciel semblent rester plus longtemps sur la Terre!

IL FAUT SAUVER LE CLIMAX

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Du grec ancien *klîmax*: échelle. Bref, ce qui nous fait monter là-haut. Dans la langue de Shakespeare et du rappeur Usher, le climax renvoie à l'apogée du plaisir vénérien.

L'autrice française Sonia Feertchak l'affirmait il y a dix ans, la sexologue Thérèse Hargot le redit aujourd'hui: malgré des décennies de tabous levés, les femmes s'emmerdent encore au lit. (Et c'est sans parler des hommes qui, à ce chapitre, se plaindront toujours.)

Or, tout porte à croire que l'écoanxiété ajoute une embuche de plus au laisser-aller sous la couette. Un sondage Léger rapportait en 2023 que 19 % des millénariaux souhaitaient ne pas avoir d'enfants. Chez leurs cadets de la génération Z, ce taux grimpe à 25 %. Pour près de la moitié de ces jeunes, la situation climatique castre leur désir d'enfant. Malgré l'apparente simplicité de la mécanique des corps qui s'enlacent, ce n'est pas si simple de prendre son pied à deux. Tant de dangers, d'imprévus... mais surtout le risque de rencontrer vraiment l'autre dans tout ce qu'il est.



Directeur des contenus pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

Plus de 100 000 vols commerciaux par jour autour du globe. Données stratosphériques. S'agit-il pour autant d'un sommet? Est-ce le climax de la courbe avant le déclin? N'ayant pas la charge du trafic aérien ni de la pollution qu'il génère, la société qui gère les parcs nationaux québécois a décidé de fournir sa part d'efforts pour la planète en encourageant les campeurs à limiter les feux de camp. Une mesure rabat-feux-de-joie.

Plutôt que de se procurer une brassée de buches à l'accueil du parc, peut-être pourrait-on un jour y emprunter un DVD de flammes qui crépitent dans un foyer. Une expérience par procuration, hygiénique et écologique. Bonjour l'ambiance.

Dans un même ordre d'idées, on me dit qu'à Climax, village du sud de la plus rectangulaire des provinces canadiennes, les vaches tâcheront désormais de retenir leurs flatulences en période de smog.

*

Au risque de paraître alarmiste, je pense qu'on ne s'inquiète pas assez de l'urgence climacique. Ce mot existe. Ouvrez un dico, vous verrez bien que je ne raconte pas (toujours) des bobards. En écologie, le climax fait référence au point d'équilibre d'un environnement. Suggérons un exemple. Un marais abandonné où pousserait une usine-de-batteries-de-chars-fabriquées-avec-du-cobalt-extrait-par-des-enfants-dans-les-mines-congolaises n'a pas atteint ce point si la faune et la flore qui y vivent ne sont pas à pleine maturité et en interactions stables entre elles.

Climax interrompu.

*

Sans l'amère désillusion d'une vie communautaire débridée à Dawson (Yukon), l'écrivaine Emmanuelle Pierrot (p. 4) n'aurait pas eu l'immense succès qu'on lui connaît aujourd'hui avec *La version qui n'intéresse personne*. Et sans l'horrible assassinat du père Jacques Hamel en 2016, l'improbable amitié entre sa sœur Roseline et la mère du meurtrier n'aurait jamais vu le jour (p. 18).

Dans un contexte narratif, le climax est le point culminant, le moment de l'histoire où la tension du récit est à son comble. Qu'en est-il de nos histoires personnelles? Bien souvent, nous les désirons sans tension et sans point culminant. Sans aventures, sans croix et sans résurrection.

Je le crois sincèrement, il faut à tout prix sauver le climax. ■

ENTREVUE

EMMANUELLE PIERROT

LA PIERRE QU'ONT REJETÉE LES BÂTISSEURS

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Photos: Marie Laliberté

Une punk dans les salons du livre, c'est presque un chien dans un jeu de quilles. Sauf qu'Emmanuelle Pierrot, malgré son *look* de dure à cuire, ne mord pas. Bien au contraire, attablée au stand de la maison d'édition Le Quartanier, elle dédicace, tout sourire, des exemplaires de *La version qui n'intéresse personne*, son premier roman paru l'automne dernier. La lauréate du Prix littéraire des collégiens et du Prix des libraires cherche désormais à composer avec sa nouvelle vie publique... À mille lieues des bécosses sauvages du Yukon.





Le Verbe : Ça va mieux ?

Emmanuelle Pierrot : Je suis juste contente d'être allée dans une toilette où personne ne me parlait. Pendant le Salon du livre, même aux toilettes, je me faisais reconnaître. Le monde est là : « J'ai vraiment aimé ton livre. » Puis je suis comme : « Je veux juste chier, genre. » Je ne veux pas me vanter. Toutes les autres fois dans ma vie où je suis allée aux toilettes, à part dans les deux derniers jours, personne ne m'a parlé, donc ça ne va surement pas devenir comme ça. Je ne suis pas Taylor Swift.

Comment te définis-tu ? Est-ce que tu te considères comme une artiste ? Une militante ? Une punk ?

J'ai l'impression d'être marginale, mais je suis comme persuadée que tout le monde a le sentiment d'être marginal aussi. Mon but, c'était de vivre dans la société, mais j'ai eu beaucoup de difficulté au début. Je me heurtais tout le temps à des murs, c'était vraiment *tough*. J'ai pris chimie, maths et physique en 4^e secondaire; j'ai tout coulé. Après ça, j'ai essayé d'avoir des *jobs*; je me suis tout le temps fait renvoyer. J'ai essayé d'être sédentaire pendant longtemps; ça ne marchait pas. J'ai fait deux retours aux études; ça n'a jamais marché, je n'ai jamais décroché de diplôme.

À un moment donné, j'ai comme compris que j'allais être nomade toute ma vie, et que mon pied-à-terre, ce serait Dawson au Yukon. C'est le paradis des marginaux. Je vivais dans une cabane, je n'avais pas d'électricité, je n'avais pas d'eau courante. Il y a deux-mille habitants, et tout le reste, c'est la nature sauvage. Je trouvais que c'était ça, la vraie vie. Après, tu reviens en ville et tu trouves que tout est dénaturé, bétonné, clôturé. Pour vivre dans un monde dénaturé, il faut que tu le sois aussi. L'aliénation était tellement grande que je devenais rapidement dépressive.

Je me considère comme quelqu'un qui ne se reconnaissait pas dans la société qu'on lui proposait. Je suis allée en chercher une où j'avais ma place. Mais j'ai finalement dû partir. Il n'y a aucune communauté parfaite. Ça va être dur partout, je pense. C'est dur d'être un humain, c'est dur de vivre en communauté. Puis moi, à un moment donné, j'ai plafonné dans cette communauté. Il a fallu que je parte, j'étouffais. Mais maintenant, je veux y retourner plus que tout. Il faut juste que je prépare un peu mon retour.

Avant d'aller à Dawson, est-ce que tu croyais que ça allait être le paradis sur terre ?

Je n'avais aucune attente, parce que je ne connaissais pas. Je me suis retrouvée là un peu par hasard. Je *trippais* en arrivant, parce que personne ne me regardait croche. Je ne me sentais pas sale, inadéquate. Je me suis fait engager tout de suite. Tout était possible. Je n'avais plus honte de rien : de comment je parlais, de ce dont j'avais l'air, de mes odeurs. Tout le monde me ressemblait et voulait la même chose. J'y ai trouvé ma place, alors j'ai décidé de rester.

En vivant sept ans là-bas, tu vois plein de choses et tu te dis que c'est vraiment plus de la merde que ce que tu pensais. Mais tu te dis aussi que Montréal, c'est pire. Tant qu'à me faire chier quelque part, je préférerais me faire chier là. Je n'aimais pas la vie. J'ai tout le temps été un peu nihiliste. Mais être nihiliste, ça ne te protège pas contre les violences systémiques. À un moment donné, tu peux bien te dire que tu te fous de tout, mais quand tout le monde se revire contre toi, il faut quand même que tu partes.

On ne sait pas exactement ce que tu as vécu là-bas, mais le livre, du moins, ne se termine pas dans l'amertume ou la colère. On sent presque un pardon envers les personnages.

Je n'ai pas d'amertume. Ce sont des personnages que la lectrice, le lecteur vont côtoyer pendant 368 pages. Moi, c'est ma famille. Ce sont des gens que j'ai côtoyés pendant sept ans. Quand tu parles de ta famille, même si tu décris les erreurs que des membres ont faites – ou même des atrocités, de la violence –, c'est quand même ta famille. Je ne pense pas que je les excuse, parce que j'ai raconté sans filtre ce que chaque personne a fait. Mais je les aime toutes, je ne vais jamais arrêter de les aimer.

Te considères-tu toujours comme nihiliste ? Si oui, qu'est-ce qui te motive à te lever le matin et à faire ce que tu fais ?

C'est une bonne question. J'ai longtemps pensé que j'allais mourir à 27 ans, après avoir tout essayé pour être heureuse. Après, moi, j'ai quand même une passion, l'écriture, qui a tout le temps été présente. Une envie irrésistible d'écrire à tous les moments de ma vie. Même hospitalisée, j'ai déjà négocié pour avoir accès à mon *laptop* parce que je voulais écrire. Dire que c'est ma raison de vivre, c'est trop fort,

« J'AI DEUX OU TROIS PERSONNES EN QUI J'AI CONFIANCE, ET CES LIENS FONT EN SORTE QUE JE NE PEUX PAS DIRE QUE JE SUIS NIHILISTE. ILS SONT PRÉCIEUX. AUSSITÔT QU'IL Y A DES CHOSSES QUI SONT PRÉCIEUSES DANS TA VIE, TU N'ES PAS TOUT À FAIT NIHILISTE. »

mais c'est quand même un ancrage, même quand je ne vais pas bien.

Sinon, en ce moment dans ma vie, ça va quand même bien grâce à quelques relations significatives. J'ai deux ou trois personnes en qui j'ai confiance, et ces liens font en sorte que je ne peux pas dire que je suis nihiliste. Ils sont précieux. Aussitôt qu'il y a des choses qui sont précieuses dans ta vie, tu n'es pas tout à fait nihiliste. L'être pleinement, c'est dire que tout est de la merde, que rien n'est une raison de vivre et que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Si j'apprenais en ce moment que je devais mourir aujourd'hui, je serais quand même triste, alors je ne suis pas nihiliste. Je ne le suis plus. Il y a des choses qui m'apportent du bonheur.

Comment fais-tu pour concilier ce que tu es en train de vivre – les salons du livre, les prix, etc. – et le fait que tu te sois toujours considérée comme « hors système » ?

Moi, si j'avais eu le choix, j'aurais choisi d'être dans le système. Ça n'a jamais été un choix. C'est juste que le système me rejetait. En ce moment, on ne me demande pas de me dénaturer, surtout à ma maison d'édition, qui est super. Ils ne m'ont pas refusée parce que je n'avais pas de parcours universitaire en littérature, même si j'ai sans doute créé un manuscrit avec beaucoup d'imperfections qui est plus exigeant pour eux.

Je me fais un peu chier dans les salons du livre à cause de la sensation d'être dans un centre commercial, mais c'est très peu de jours dans l'année. Ce qui compense tout ça, c'est que tu rencontres des gens qui sont passionnés de littérature, qui ont des histoires à partager ou qui veulent juste te dire: «Ton histoire m'a touché.» Ce n'est pas du tout en contradiction. Je suis capable de recevoir, de m'asseoir derrière un stand et d'entendre des gens me dire qu'ils ont aimé mon livre. Ce n'est pas très difficile.

Le fait que je sois sortie de l'*underground*, c'est vraiment *cool*, mais tant que je vais pouvoir écrire et qu'il y aura quelques personnes avec qui je vais pouvoir partager, ça va être *nice*. Au pire, je me mettrai sur le «BS», je retournerai sur le chômage, je redeviendrai guide. Je n'ai pas de garantie que je vais pouvoir vivre de la littérature, je ne suis pas autrice de romans policiers.

Pour moi, c'est vraiment important de garder un lien avec ma communauté, avec des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est le Prix littéraire des collégiens, qui n'ont aucune idée de qui sont les auteurs connus en ce moment. Ça fait du bien de se rappeler que, pour bien du monde, le milieu littéraire n'existe pas. En revenant du Yukon, je suis allée habiter dans un genre de *punk house* où je me suis fait des amis. Ça fait en sorte que je peux garder des liens avec des personnes qui sont critiques du capitalisme et qui valorisent un peu plus l'entraide, même si tout est très imparfait. On a quand même tous des iPhone. Ce n'est vraiment pas à la hauteur de nos idéaux et on est tous un peu incohérents, mais il y a certaines valeurs de base qu'on partage qui me tiennent sur terre, qui me font vraiment du bien. ■



La version qui n'intéresse personne, Montréal, Le Quartanier, 2023, 368 pages.

REPORTAGE



PENSIONNATS AUTOCHTONES

Deux ans plus tard, bilan d'une visite papale

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos: Pascal Huot

Le 24 juillet 2022, le pape François entreprend un « pèlerinage pénitentiel » au Canada pour aller à la rencontre des communautés autochtones du pays afin de présenter des excuses officielles pour l'implication de l'Église catholique dans l'administration des pensionnats autochtones et d'ouvrir un chemin de réconciliation pour l'avenir. Deux ans plus tard, les pèlerins se font-ils nombreux sur la route? État des lieux.

Quand je lui demande si les choses ont changé pour les peuples autochtones, Tom Dearhouse – un colosse de 1,88 mètre – me lance un sourire. «Les Mohawks érigent des ponts depuis plus d'un siècle – le nouveau pont Champlain en fait partie. Moi, je suis ici pour bâtir d'autres sortes de ponts, ceux du dialogue et de la compréhension.» Mohawk originaire de Kahnawake, intervenant psychosocial auprès des Kanien'kehá:ka, des Ojibwés et des Cris en Ontario et au Québec, Tom est un homme de terrain. C'est pourquoi il est ici, en la cathédrale de l'Assomption à Trois-Rivières, avec des dizaines de leaders autochtones, des agents de pastorale, des prêtres et des évêques, venus des quatre coins du Québec pour souligner les 30 ans de Mission chez nous, un organisme de charité œuvrant à la promotion d'une plus grande solidarité chrétienne avec les peuples autochtones.

DES LIENS PLUS SOLIDES

Dans les milieux fréquentés par Tom, les perspectives sont diverses: «Pour ma belle-mère de 84 ans, une survivante des pensionnats qui a rencontré le pape en personne, la visite a effectivement changé quelque chose. Elle accepte sa demande de pardon. Ce n'est pas le cas de mes amis d'Ottawa, qui eux trouvent que ce n'est pas suffisant. Ils n'ont pas aimé voir les évêques aux premières places à la messe à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré [un événement marquant de la visite]. Les anciens et ceux qui étaient en fauteuil roulant étaient derrière. Plusieurs n'ont pas eu de place. Pour eux, c'est un manque de respect. Ça révèle une mentalité qui doit changer», ajoute-t-il.

«Pour ma part, cette visite a brassé des choses dans les réseaux d'entraide avec les leaders autochtones. Ça nous a permis de discuter entre nous à travers tout le Canada, que ce soit dans le nord de l'Ontario, à Winnipeg ou dans l'Ouest, à Saskatoon. On s'est demandé quoi faire maintenant, après cette visite. On n'est pas sortis avec quelque chose de concret, mais on s'est réunis et on a l'intention de continuer, ce qui est nouveau.»

Pour Tom, des vocations autochtones aideraient à changer le visage de l'Église et ses façons de faire. «À Kahnawake, on avait l'habitude de prier pour les vocations, mais depuis la canonisation de Kateri Tekakwitha, on a cessé. Une sainte était peut-être suffisante pour certains, mais moi, je pense qu'il faut continuer!»

SE RACONTER POUR PARDONNER

Atablées et sirotant leur café, Nathalie Gabrielle et Christiane Riverin, des élues dans leur communauté respective, sont d'accord sur une chose: bien des Autochtones catholiques avaient déjà pardonné aux membres du clergé ayant commis des abus avant que le pape ne vienne au Canada. «Malheureusement, il y en a qui refusent de pardonner. C'est ça qui fait souffrir. J'essaie d'aider les gens comme je peux, mais eux, de leur côté, ils doivent faire des pas aussi. On ne peut pas passer toute sa vie dans le ressentiment et la colère. Je souffre tellement de voir mon peuple souffrir», avoue Nathalie, venue tout droit de Matimekush, village innu près de Schefferville. Vice-chef du Conseil des Innus de Pessamit, près de Baie-Comeau, Christiane croit que ce qui va changer les cœurs de ceux et

celles qui n'arrivent pas à pardonner, c'est d'abord le témoignage.

Le danseur traditionnel Jeffrey Papatie (photo page 8), un Anichinabé du Lac-Simon qui travaille comme intervenant à Kitcisakik, en Abitibi, témoigne durant l'événement. Abusé sexuellement par un prêtre alors qu'il est enfant, il peine à se remettre de son traumatisme et sombre dans l'alcoolisme et la toxicomanie. Il ne voit pas grandir ses quatre enfants. Aujourd'hui libéré de la dépendance, il parcourt le Québec en racontant son histoire, un processus qui l'aide à pardonner. Il donne par le fait même l'occasion à d'autres Autochtones de prendre la parole et d'entamer une démarche de guérison.

«Les Autochtones doivent parler, lance Christiane. Cette visite du pape a justement permis à beaucoup de membres des Premières Nations de s'exprimer pour la première fois de leur vie.» Annie, la sœur de Christiane,

« On ne peut pas passer toute sa vie dans le ressentiment et la colère. Je souffre tellement de voir mon peuple souffrir. »

- NATHALIE GABRIELLE



œuvre en pastorale. Elle refuse d'abord de prendre part à l'entretien, avant de s'animer soudainement : «Après son témoignage, un prêtre est venu voir Jeffrey et lui a demandé si le prêtre qui avait abusé de lui avait demandé pardon. Jeffrey a répondu non. Alors, le prêtre s'est agenouillé devant lui et lui a dit : "Jeffrey, moi, je suis prêtre, et au nom de ce prêtre, je te demande pardon pour tout le mal qu'il t'a fait." Jeffrey a beaucoup pleuré. Eh bien, ce sont des gestes comme ceux-là qui vont changer les choses. Ça amène la guérison. Et puis, quand Jeffrey a demandé à l'archevêque de Montréal, M^{gr} Christian Lépine, s'il voulait bien lui faire un *hug*! C'était incroyable. Les deux hommes se sont embrassés comme ça devant toute l'assemblée. C'était bouleversant. C'est comme ça qu'on va guérir.»

FAIRE LE TRAVAIL

Mathieu Lavigne, le directeur général de Mission chez nous, remarque des changements : «Du jour au lendemain, avant

et après cette visite, j'ai eu des demandes de conférences partout. Les gens voulaient mieux comprendre la réalité des Autochtones.»

Le décès de Joyce Echaquan en septembre 2020 et la controverse entourant la présence éventuelle de tombes anonymes à Kamloops en mai 2021 lancent une onde de choc au pays et sortent bien des Canadiens de l'indifférence. «La présence du pape, plus que tous les discours, a réconforté bon nombre d'ainés», ajoute Mathieu Lavigne. Il fait remarquer que, depuis ces deux événements tragiques, les voix autochtones se font entendre davantage, notamment à travers des médias bien à eux tels que le Réseau de télévision des peuples autochtones (RTPA), ou encore l'émission *Kwé, Bonjour* à Canal M, par exemple. Des auteures comme Isabelle Picard et Marie-Andrée Gill sont de plus en plus sollicitées.

«On a énormément de ressources pour mieux connaître les Autochtones, c'est à nous de faire les démarches. Je pense à

Espaces autochtones, de Radio-Canada, ou au portail de l'ONF. Tout est là! On ne peut pas laisser à 4 % de la population la tâche d'éduquer les 96 % qui restent», conclut Mathieu Lavigne, également animateur de l'émission de radio *Confluents*, qui donne la parole à des membres des Premiers Peuples et à leurs alliés.

Les événements des dernières années ont donné lieu à une prise de conscience collective quant à la condition historique et actuelle des peuples autochtones au pays, la complexité de leurs relations avec l'Église aussi bien qu'avec l'État. Si les blessures demeurent vives, la visite du pape François aura eu le mérite d'éveiller l'intérêt du public à ces enjeux, de favoriser l'ouverture de canaux de communication entre l'Église et les communautés, et aussi d'enrichir les relations entre les leaders autochtones eux-mêmes. Si le chemin de la guérison est long, il est du moins emprunté. ■

VOIR GRAND

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Le collège où je travaille est plus ancien que la Confédération canadienne. À chaque fin d'année scolaire, je me fais un devoir de rappeler aux élèves qu'à l'origine leur collège était une école de pauvres. Au moment même où débutait la Grande hémorragie, des religieux se sont engagés à éduquer les Canadiens français afin qu'ils puissent défendre un jour les intérêts de ce qui allait devenir le Québec. Pour atteindre cet objectif, il fallait offrir le meilleur aux plus nécessiteux.

Quand je constate les conditions dans lesquelles travaillent mes collègues du secteur public, je me déssole que l'on ait abandonné ce projet. Les gouvernements se succèdent et n'arrivent pas à mettre un terme au système à trois vitesses. Qu'ils soient conservateurs ou solidaires, les politiciens locaux confient au privé leur progéniture. J'engage leurs enfants dans des activités de bénévolat afin qu'ils développent leur conscience sociale. Ils récoltent, en prime, des médailles et des bourses prestigieuses qu'ils méritent sans doute, mais dont ils n'ont pas vraiment besoin.

En 2017, on a confié à des personnalités publiques le projet de penser l'école de demain. Les six Lab-Écoles réalisés sont remarquables. Mais ces innovations n'améliorent pas la vie des élèves qui fréquentent les établissements jugés en « mauvais » ou « très mauvais » état, qui représentent 56 % des écoles du réseau public.

LES MOYENS DE SES AMBITIONS

Le Québec est riche d'un immense territoire, d'une population éduquée et d'une culture effervescente. Malgré cela, nous faisons partie des provinces canadiennes les plus pauvres. Pire encore: nous formons la société la plus inégalitaire au pays, 20 % de la population possédant 68 % du patrimoine.

Alors que réémerge le débat sur la souveraineté au Québec, cela m'amène à me demander ce que nous ferions d'une indépendance nouvellement conquise.

Dans une entrevue diffusée en 2006 sur les ondes de Télé-Québec, le cinéaste et militant Pierre Falardeau pourfendait ceux qui subordonnent le programme indépendantiste à un projet social. Avec la fougue qu'on lui connaît, il proclamait: « La liberté, c'est une valeur en soi. Si tu mets des conditions à l'indépendance, t'es pas progressiste: t'es un trou d'***. » Pour le Québec, il désirait plus que des soupes populaires et des HLM. Il maudissait une pensée qu'il qualifiait de missionnaire.

En effet, pour tous ceux qui comme moi ont un attachement à la pensée sociale de l'Église, on pourrait dire que la souveraineté du Québec n'est pas un objectif politique absolu, mais un moyen de poursuivre le bien commun.

LIBRES ENSEMBLE

Après être allées porter des denrées dans des familles défavorisées, certaines de mes élèves ne dorment pas pendant des jours. Elles n'arrivent pas à se sortir de la tête les scènes d'insalubrité dont elles ont été les témoins. Elles sont choquées de savoir que des enfants grandissent dans ces conditions. Je leur parle des dimensions sociales et culturelles de la pauvreté. De ces liens essentiels à tisser. Du sens qu'il importe de donner à sa vie pour s'en sortir.

Quand on franchit les portes du vieux collège, on est forcé d'admirer la collection de livres anciens qui orne le hall d'entrée. On sent instantanément qu'on s'inscrit dans un grand projet.

Quel idéal fait-on miroiter aux élèves pris dans des classes sans fenêtre, où l'air est vicié et l'eau contaminée au plomb? ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

RENCONTRE



P. Michael Lapsley

Guérison des mémoires, œuvre de libération

Anne-Marie Rodrigue

anne-marie.rodrigue@le-verbe.com

Photos : Lucie Brousseau

« Je pense que le moment clé où naît la guérison est celui où je reconnais que je suis plein de haine, de ressentiment et que j'ai envie de me venger pour de très bonnes raisons, mais que cela me détruit. » Ces mots sont ceux d'un homme qui porte dans sa chair les stigmates que la violence de l'apartheid y a inscrits. Témoin de la souffrance muette qui étouffe alors la nation sud-africaine, P. Michael Lapsley fonde en 1998 l'Institut pour la guérison des mémoires.

Comment l'existence de ce prêtre anglican néozélandais s'est-elle retrouvée « entrelacée à l'histoire du peuple sud-africain » ? À 24 ans, fraîchement ordonné, P. Michael part en Afrique du Sud, envoyé par sa congrégation. L'injustice de l'apartheid contamine alors toute la structure sociale et les rapports humains. C'est un choc frontal : l'indignation l'étreint. Il choisit de prendre part à la lutte pour la libération.

C'est ainsi qu'il devient la cible d'un groupe terroriste qui, en 1990, lui envoie une lettre piégée qui lui arrache ses deux mains et son œil droit. Si le prêtre anglican est brièvement tenté par l'idée « qu'il vaudrait peut-être mieux être mort », les témoignages d'amour qu'il reçoit – les prières, les visites et les multiples dessins d'enfants qui placardent les murs de sa chambre – le rappellent à la vie. Il entame alors ce qu'il appelle un « chemin de guérison ».

DES HISTOIRES À RACONTER

Lorsqu'il retourne en Afrique du Sud en 1993 à titre d'aumônier dans un centre venant en aide aux victimes de violence et de torture, il constate que la nation aussi a besoin de panser ses plaies : « Nous étions blessés dans notre humanité, à cause de ce que nous avons fait, de ce que nous avons subi et de ce que nous avons omis de faire. Nous avons tous une histoire à raconter », soutient P. Michael, quelques heures avant d'animer un atelier de guérison des mémoires, organisé à Trois-Rivières par le Centre de services de justice réparatrice.

Il m'explique que la Commission de la vérité et de la réconciliation mise en place par l'État sud-africain visait justement à ce que soit raconté et reconnu le mal commis et subi, mais que seulement un certain

**« Nous étions
blessés dans
notre humanité,
à cause de ce
que nous avons
fait, de ce que
nous avons
subi et de ce
que nous avons
omis de faire.
Nous avons
tous une histoire
à raconter. »**

nombre de personnes ont pu y assister: « Qu'en était-il de ceux qui ne s'étaient pas qualifiés pour siéger à la commission? Vingt-trois-mille personnes sont venues. Mais nous étions une nation de 55 à 60 millions d'habitants. »

C'est en réponse à ce constat – innombrables sont ceux qui portent une histoire douloureuse, mais très peu d'entre eux ont l'espace pour la raconter – que P. Michael instaure les ateliers de guérison des mémoires. Conçus au départ comme une aide parallèle à la Commission de vérité et de réconciliation, les ateliers portent des fruits à un point tel que le programme, plutôt que

de prendre fin en même temps que la Commission, prend alors son envol. Au bout de cinq années naît ainsi l'Institut de guérison des mémoires. P. Michael et ses collaborateurs sont invités partout à travers le monde – Rwanda, États-Unis, Australie, Finlande, Luxembourg: la liste est longue.

TROUVER DU SENS

Sur quels principes se fonde cette méthode, pour s'importer aussi bien, quelles que soient la religion, la culture, les blessures individuelles et collectives des participants?

« Notre humanité se définit en partie par le besoin de trouver du sens », affirme P. Michael. C'est à ce besoin que répondent les ateliers en créant un espace communautaire où les personnes peuvent partager leur vécu sans être jugées ou critiquées.

Dans cet effort de faire le récit de leur vie, d'en assembler les événements marquants comme les pièces d'un casse-tête, le chaos inextricable des émotions s'ordonne lentement. Les participants sont d'abord invités à traduire leur histoire à travers des médiums artistiques tels que le dessin,

l'argile. Ce mode d'expression a le mérite de placer les personnes dans leur vécu brut, et non dans un processus intellectuel.

Les participants ont ensuite recours aux mots pour se raconter, à la lumière de ce que leur a révélé leur création. Il va sans dire que cette mise à nu est une expérience de grande vulnérabilité. Mais dans cet espace protégé, insiste P. Michael, personne ne dit: « Tu ne devrais pas te sentir ainsi, c'est mal. » C'est plutôt une parole bienveillante qui est offerte: « OK, tu es plein de haine. Comment est-ce que cela t'affecte? » Et c'est souvent à ce moment que survient l'épiphanie: « Ça me détruit. Alors que l'individu qui m'a fait du tort continue sa vie, c'est moi, la victime, qui demeure prisonnière. »

« Un élément essentiel des ateliers, c'est que nous ne donnons pas des conseils aux gens. Nous leur donnons du soutien, parce que ce qu'ils vivent est un moment de libération, un moment où ils peuvent retrouver du pouvoir, retrouver la capacité de faire le pas qui leur permettra de mieux vivre. Et pour cela, ils ont besoin d'être encouragés. » Les facilitateurs, ceux qui assurent le bon déroulement des ateliers, mettent en place les conditions nécessaires pour que les participants découvrent par eux-mêmes ce dont ils ont besoin pour entamer un chemin de guérison.

Ce que les ateliers mettent en lumière, par ailleurs, c'est de quelle façon une souffrance refoulée peut pousser celui qui la subit à rejeter sur son entourage le ressentiment qui l'habite: « Un jour, une femme qui participait à l'atelier nous a raconté qu'elle avait été torturée par son organisation politique. Elle ressentait une haine profonde à l'égard de ses bourreaux. Chaque mois, elle se retrouvait avec d'autres survivants: pas pour guérir, mais pour entretenir leur haine à l'égard de leurs bourreaux. Et au fil du séjour, elle nous a confié: "Pour ma fille, je suis un bourreau." Je ne pense pas qu'elle abusait physiquement de son enfant, mais plutôt émotionnellement. Ses tortionnaires n'étaient plus dans le décor, mais la haine qu'elle nourrissait à leur égard retombait sur celle avec qui elle vivait: sa propre fille. »

Une telle prise de conscience ne signifie pas qu'il faille taire l'horreur et cesser de souhaiter que justice soit faite: « Abandonner la haine ne signifie pas que l'on ne tient plus l'autre responsable », affirme P. Michael. Mais cela peut transformer le regard et le faire s'élargir de l'offense à la personne entière,



mon semblable avec qui je partage une « commune humanité ».

REDONNER AU MONDE SA COMPLEXITÉ

Il n'y a rien d'évident dans le fait de reconnaître l'humanité de celui qui a bafoué la nôtre. Et lorsque l'odieux est commis plus d'une fois par les représentants d'un même groupe – crimes sexuels perpétrés par des hommes, abus divers de la part de membres du clergé, etc. –, il peut s'ensuivre chez les victimes une sorte de généralisation : tous les hommes sont violents, tous les religieux sont corrompus, etc.

P. Michael raconte que les ateliers sont très souvent l'occasion de redonner au monde sa complexité, en cela qu'ils relient les personnes sur la base d'une vulnérabilité partagée. Certains se rendent alors compte que celui qu'ils avaient placé dans le camp du méchant est finalement quelqu'un qui porte ses propres blessures, et qui est aussi porteur d'une bonté que leur expérience douloureuse les empêchait de reconnaître.

*

Replongeant dans l'histoire de l'apartheid, P. Lapsley rappelle que « des choses terribles se sont produites en Afrique du Sud : un grand nombre de personnes ont été torturées, emprisonnées, et tout cela était en soi horrible. Mais certains gardiens de prison étaient gentils, serviables, ils transmettaient des messages, etc. ». Le prêtre anglican me raconte qu'en 1992, il est allé à Robben Island, là où Nelson Mandela était détenu durant sa longue captivité. À l'époque, la prison était toujours en fonction, et certains de ses compagnons faits prisonniers lors du régime raciste étaient très émus à l'idée de revoir des gardiens de prison avec qui ils étaient devenus amis, le temps de leur détention.

« Cela ne signifie pas que le système était juste ; il ne l'était pas ! Mais à l'intérieur de ce cadre, quelque chose de l'humanité continuait de se manifester. Alors, je pense qu'une vision complexe des choses est essentielle pour en révéler les parts d'ombre et de lumière. » ■

- + healing-memories.org
- + csjr.org

CLOUD

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

Nous n'avons même plus la tête dans les nuages. Nous avons un appareil dans le *cloud*. Même l'époque des gratte-ciels est révolue. Elle datait de la plus haute antiquité. Les *skylines* de Manhattan et de Chicago se croyaient novatrices. Elles portaient la nostalgie des ziggourats mésopotamiennes, c'est-à-dire de la tour de Babel. Les plus riches avaient l'azur pour eux, la majesté des cumulonimbus pareils à de blanches caravelles offrant à leurs projections le symbole de la conquête de nouveaux marchés; les pauvres circulaient à leur pied, dans l'ombre.

Désormais, les gratte-ciels paraissent trop liés aux prestiges du jour. On leur préfère les bunkers hyperconnectés, à l'abri du soleil, afin que les écrans y brillent de tout leur éclat, et que les données des clouds se répandent en pluie bienfaisante sur les algorithmes.

Cloud computing se traduit par « informatique en nuage ». L'Office québécois de la langue française, plus conscient du caractère inédit du dispositif et de l'attelage intenable des deux termes, propose le néologisme « infonuagique ». Il y avait déjà le *Web*, qui nous faisait oublier le génie des araignées. La toile, néanmoins, suppose encore le fil, le lien, le maillage, alors que le *cloud* fournit une image plus corpusculaire. La nébuleuse est un amas d'éléments juxtaposés, sans tissage, sans liaison apparente. On aurait pu filer la métaphore parmi les insectes et, passant des araignées aux abeilles, choisir le mot *swarm* – essaim – avec autant d'usurpation. Il aurait fallu réfléchir au miel et aux dards d'Internet, comme le *Web* nous invite à réfléchir à ses engluements.

J'ai fait ce rêve de très haute rébellion: la formule devenait magique – abracadabra! Les *clouds* se transformaient en véritables nuages.

Ce qu'on pourrait appeler une « mise à nue ». Serveurs électroniques, bases de données s'évaporent comme l'eau des mers et se condensent bientôt au-dessus de nos têtes en cumulus, stratus et cirrus, blancs sur bleu.

Soudain, l'informatique prenait une forme mystique. On pouvait sans doute encore tirer d'un nuage quelque indication météo, mais c'était à vue, comme le paysan relevant sa casquette et s'appuyant sur sa bêche. Sur nos lèvres perlait à nouveau la rosée des dictons et des proverbes: « S'il pleut à la Saint-Victorien, on ne ramassera que du foin... De la nuée très sombre, c'est l'eau pure qui tombe... »

Ce que le nuage nous enseignait de plus précieux, cependant, ne nous informait de rien. Il était ce coton sur la plaie béante de l'azur, ce mouton de l'air impossible à tondre, cette candeur indisponible, ce sourcil sombre au-dessus d'un œil énorme qui versait des larmes et lançait des éclairs... Les enfants couchés dans l'herbe avaient réappris à regarder dans le miroir de leur imagination. Les plus avant-gardistes de la peinture abstraite s'avouaient à l'avance dépassés par tant de compositions mouvantes qui jetaient vers eux l'échelle de l'arc-en-ciel.

L'Exode nous le rappelle: l'Éternel guidait les Israélites durant le jour par une colonne de nuée. On parle souvent, pour retrouver son chemin, d'une lumière dans la nuit, comme si le plein midi n'avait pas aussi ses labyrinthes et ses égarements, pire encore: ses itinéraires programmés, ses lignes à grande vitesse, ses autoroutes. Alors, ce dont nous avons besoin, c'est le nuage. Qu'il offusque le GPS. Qu'il nous rappelle à ce qui ne relève d'aucune cartographie, nous arrache aux destinations lucratives ou touristiques pour nous reconduire à notre libre destinée – sur la voie de la contemplation. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.



Iakonikonriioস্থা Catherine de Saint-Augustin

1632-1668

Le 31 mai 1648, sœur Marie-Catherine de Saint-Augustin, alors âgée de 16 ans, quitte La Rochelle à bord du *Cardinal* pour rejoindre la Nouvelle-France. La jeune femme originaire de Normandie répond ainsi à la demande de renfort des religieuses augustines, qui ont fondé le premier hôpital en Amérique du Nord neuf ans plus tôt.

Dès son arrivée à Québec le 19 août, la jeune religieuse se hâte d'apprendre les langues autochtones et de soigner les

malades. Joyeuse et forte, Catherine se révèle une excellente infirmière, aimée de tous. Dotée d'un sens pratique remarquable, elle occupe successivement les tâches d'économe, de directrice générale de l'hôpital et de maîtresse des novices.

Les bonnes relations de Catherine avec les Premiers peuples lui valent le surnom de *Iakonikonriioস্থা*, que l'on peut traduire par «celle qui rend l'intérieur plus beau». «Ce nom, je le comprends au-delà des mots», confie sœur Carmelle Bisson, qui reçoit les

visiteurs et les pèlerins au Centre Catherine-de-Saint-Augustin, situé au monastère des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. «Quand elle était en présence des gens, elle percevait ce qui se passait dans leur cœur et prenait, d'une certaine façon, le mal qu'elle y trouvait pour elle. Puis, quand les gens repartaient, ils se sentaient libérés et disaient: "C'est 'celle qui rend l'intérieur plus beau.'" Ce nom, c'est l'effet de la rencontre avec Catherine!»

➤ www.centrecatherine.ca

PORTRAIT

Une impossible amitié

**Roseline Hamel
et Nacera Kermiche**



Il y a des rencontres qui prennent au dépourvu. Roseline Hamel et Nacera Kermiche n'étaient pas destinées à se connaître. L'une est la sœur de la victime d'un attentat sanglant. L'autre, la mère de l'un des coupables. Deux femmes, victimes du terrorisme chacune à sa manière, se rejoignent dans une souffrance sans nom. *Le Verbe* les a rencontrées.

26 juillet 2016. Un autre attentat secoue la France alors que celui de Nice, survenu deux semaines plus tôt, hante toujours la conscience collective. En l'église Saint-Étienne-du-Rouvray (Normandie), deux jeunes terroristes passent à l'acte. Le père Jacques Hamel est éborgné en pleine messe. À genoux devant l'autel, il prononce ses dernières paroles: «Va-t'en, Satan!» reconnaissant la véritable origine d'un mal qui dépasse les deux jeunes hommes, envoutés par l'idéologie. L'un d'eux, Adel Kermiche, est abattu par les policiers le jour même.

De part et d'autre se trouvent deux femmes, dévastées et impuissantes devant la tragédie. La violence et

la polarisation n'ont pourtant pas eu le dernier mot. C'est ce dont on fait l'expérience quand on rencontre, comme j'en ai eu le privilège, Roseline Hamel (ci-contre), la petite sœur du père Jacques, et Nacera Kermiche, la mère d'Adel.

UNE DOULEUR PLUS GRANDE ENCORE

Mme Hamel fait défiler sur son téléphone des photos de sa rencontre avec le pape François, plus tôt en décembre, et de son passage sur les plateaux de la télévision italienne. Devenir une personnalité médiatique? Ça n'aurait jamais effleuré l'esprit de la mère au foyer, complexée de ne pas avoir accompli

de hautes études comme son frère prêtre. Mais depuis la tragédie, la femme de 83 ans témoigne de son parcours de réconciliation avec beaucoup de grâce et une aisance qui la surprend toujours.

«Mme Kermiche a dû se demander comment rester debout, comment trouver un sens à sa vie. Je me suis posé cette question en rentrant chez moi, toute seule, dans le Nord, après les obsèques de mon frère. Je me suis demandé comment j'allais surmonter cette épreuve», partage d'emblée Roseline Hamel.

Est-ce qu'elle allait, à 76 ans, se laisser dépérir pour ne pas endurer plus longtemps un tel mal? C'est la question qu'elle se pose sérieusement tous les jours, dans une ambivalence inconfortable, sachant bien qu'elle ne veut pas imposer un fardeau supplémentaire à ses enfants, eux aussi victimes. La question du sens cesse de la tarauder du moment qu'elle se la pose autrement: qui pourrait souffrir *plus* qu'elle?

«Il m'est venu l'idée de me mettre à la place de la maman de cet enfant

qui s'était trompé de chemin. Si ça avait été moi, quelle aurait été ma douleur? Je me suis dit que je devais aller la rencontrer, car sa douleur devait être plus grande que la mienne», confie Roseline, la voix tremblotante, devant cette mère qui la fixe, une larme au coin de l'œil.

FRANCHIR LE SEUIL

Un bon matin, le téléphone sonne chez Mme Kermiche. Malgré un esprit embrumé sous l'effet des somnifères, elle répond. À l'autre bout du fil se trouve Mme Hamel, qui tente spontanément un premier contact. Durant un an, les deux femmes s'appriivoiseront, les discussions s'allongeant de fois en fois, jusqu'à cet instant où Roseline Hamel se permet de lui proposer une visite en personne. «Ça fait longtemps que je vous attends», lui répond alors Mme Kermiche.

Accompagnée par M^{gr} Dominique Lebrun, évêque de Saint-Étienne au moment de l'attentat, Roseline Hamel se rend enfin sur place. Devant la maison de feu Adel Kermiche, où sa mère vit toujours, ils récitent ensemble un *Je vous salue, Marie*. Quand la porte s'ouvre, Mme Kermiche prononce un seul mot, doté du pouvoir de la décharger de cette chape de culpabilité qui l'écrase jour et nuit: «Pardon.»

«Je lui ai dit que je n'étais pas venue chercher un "pardon", mais un chemin pour gérer notre douleur ensemble. Mme Kermiche était très émue et m'a prise dans ses bras. Ça a été un grand soulagement pour elle, un moment de force et d'énergie pour continuer. Elle avait préparé des petits gâteaux de son pays d'origine, l'Algérie, des petits gâteaux français et du café, mais je

crois qu'on n'a rien grignoté. Elle nous a raconté son chemin de vie, nous n'avons pas dit mot pendant plus d'une heure», se souvient Mme Hamel.

UNE AUTRE PERSONNE

Mme Kermiche, jusqu'à présent silencieuse, a la gorge nouée quand elle entame le récit d'une famille qui s'est sentie laissée à elle-même, dans l'impuissance la plus complète, devant la radicalisation du petit dernier.

«Mon fils était devenu une autre personne, il avait d'autres idées. On a parlé avec lui, on a essayé de l'aider. Il nous disait qu'on ne faisait rien pour les enfants massacrés en Syrie, et lui, il voulait faire quelque chose pour eux.»

Il n'a pas 18 ans quand il tente de gagner la Syrie pour la première fois. Les policiers l'interceptent en Allemagne avant qu'il n'y arrive. Même s'il est placé sous contrôle judiciaire à son retour en France, ses parents se retrouvent sans moyen pour aider un enfant qu'ils ne reconnaissent plus. Deuxième tentative de fuite, seulement un mois et demi plus tard. Sa mère craint de ne plus jamais le revoir. Il est arrêté à l'aéroport d'Istanbul.

«[S]on bébé, la chair de [s]a chair», comme elle le décrit encore affectueusement, est placé en détention. «Au début, quand on lui rendait visite, on ne voyait pas de signe de radicalisation. Mais il en est venu à me raconter qu'il partageait des cellules avec des gars qui soit avaient déjà fait des attentats, soit étaient allés en Syrie. Mon jeune garçon était comme un agneau au milieu des loups.»

Sa mère tente de le faire sortir, va voir le maire, la police, demande au préfet de le mettre sous surveillance, fait tout pour qu'il ait un accompagnement à sa sortie de prison. «À sa sortie, il n'y avait plus rien. Ils m'ont laissé me débrouiller toute seule. Il y avait seulement son contrôle judiciaire – une visite toutes les deux semaines pour parler avec Adel –, mais pas d'action qui venait renforcer ce contrôle. Après, il est arrivé ce drame atroce.»

BALAYER LA HONTE

Les événements remontent douloureusement, mais Mme Kermiche parvient à nommer l'angoisse liée à cet instant où tout a basculé. Le même sentiment qui la poursuit parfois sur les trottoirs quand on la pointe du doigt ou quand on mentionne son nom.

À ma propre surprise, alors que je lui demande comment on surmonte pareille épreuve, j'éclate en pleurs. Que cette femme se tienne si dignement touche droit au cœur. Une force l'habite. Roseline y est pour quelque chose.

«Quand c'est arrivé, pour moi, la vie, elle était terminée. Je me disais que notre famille allait être lynchée. J'étais celle qui avait élevé un terroriste, et parce que mon fils était décédé, c'était moi la coupable. Retourner travailler, face à mes élèves, face à mes collègues? Allait-on accepter que la mère d'un terroriste donne des cours à des enfants? Mais quand Roseline m'a contactée, ça m'a enlevé ce poids de culpabilité. Elle m'a permis de me mettre debout.»

« Il m'est venu l'idée de me mettre à la place de la maman de cet enfant qui s'était trompé de chemin. Si ça avait été moi, quelle aurait été ma douleur? Je me suis dit que je devais aller la rencontrer, car sa douleur devait être plus grande que la mienne. »

- Roseline Hamel

UNE PERSONNE DE PLUS DANS LA FAMILLE

« Petit à petit, je me suis rendu compte qu'il y avait des personnes qui étaient là, qui ne nous lâchaient pas, qui nous soutenaient malgré tout. Ils ont bien vu que nous n'étions pas des terroristes. Et j'ai récupéré une grand-mère, une personne de plus dans ma famille », confie Mme Kermiche en jetant un regard plein de considération vers Roseline Hamel.

« Quelles que soient notre confession ou la foi que l'on a, quand on est au plus bas, je pense que c'est là que Dieu intervient. On aimerait bien que Dieu intervienne avant, cela dit [rires]. Quand on n'a pas la foi, on peine à se relever d'une telle souffrance », soutient Mme Hamel.

Son relèvement, elle en témoigne non seulement dans les médias, mais aussi dans les églises, souvent bondées. Le récit de Roseline Hamel, qui part à la rencontre de la mère de l'un des assassins de son frère, touche certainement, mais dérange aussi.

« Quand je témoigne, il y a toujours une personne qui me rappelle: "Vous savez, madame, qu'on ne vit pas dans un monde de bisounours." Dans ma paroisse, au tout début, les gens ne comprenaient pas que j'aie pu aller voir Mme Kermiche. À un moment, une dame me demande: "Comment avez-vous pu aller vers cette famille qui a fait tant de mal à notre prêtre?" »

Dans un mouvement de recul, la femme hésite, s'étonne de la question. Puis la réponse lui monte droit au cœur. Elle la donne avec assurance: « C'est parce qu'elle le mérite. » ■

DES CHIFFRES ET DES MOTS

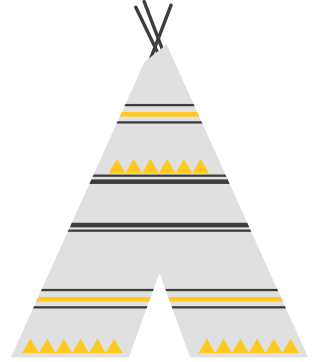
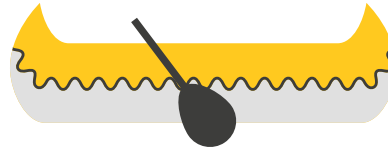
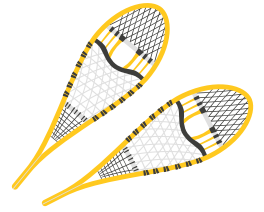
Au Québec, plus de

16 000 Innus

vivent en **9 communautés**, dont 7 sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent.



La langue innue – mot qui signifie « **être humain** » – est parlée par la majorité des membres de cette nation.



Le mois de juillet, **Shetan-pishim** en innu, est le mois de **sainte Anne**. Le peuple innu porte en effet une dévotion particulière pour la grand-mère de Jésus, **célébrée le 26 juillet**.

PETITS PAÏENS

IDOLE N°1: LE MARCHÉ



**Le Verbe témoigne de l'espérance
chrétienne dans l'espace médiatique
en conjuguant foi catholique
et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL ÉDITORIAL

Noémie Brassard,
Elizabeth Hurtubise,
Jean-Christophe Jasmin et
Jérémie Laliberté

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

DIRECTEUR DE CONTENUS

Antoine Malenfant

RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Brigitte Bédard,
Frédérique Bérubé,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois,
Simon Lessard,
et Anne-Marie Rodrigue

DIRECTRICE ARTISTIQUE

Judith Renaud

GRAPHISTES

Émilie Dubern
Marie-Pier LaRose

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

COMMUNICATION ET MARKETING

Laurence B.-Lamarche
Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 11 et 16 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :
Marie Laliberté

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Le Verbe médias ne recourt pas à l'intelligence artificielle générative et utilise la nouvelle orthographe.

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec
(Québec) G1S 4B1
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Nostalgique pendant l'été ?



Profitez-en pour écouter
ou réécouter toutes nos émissions
et balados sur YouTube





Ne croyez pas n'importe quoi.



le-verbe.com